

Librio

LITTÉRATURE

RAYMOND RADIGUET

LE BAL
DU COMTE D'ORGEL



Le Bal
du comte d'Orgel

Raymond Radiguet

Le Bal
du comte d'Orgel

Librio

Texte intégral

Les mouvements d'un cœur comme celui de la comtesse d'Orgel sont-ils surannés? Un tel mélange du devoir et de la mollesse semblera peut-être, de nos jours, incroyable, même chez une personne de race et une créole. Ne serait-ce pas plutôt que l'attention se détourne de la pureté, sous prétexte qu'elle offre moins de saveur que le désordre?

Mais les manœuvres inconscientes d'une âme pure sont encore plus singulières que les combinaisons du vice. C'est ce que nous répondrons aux femmes, qui, les unes, trouveront Mme d'Orgel trop honnête, et les autres trop facile.

La comtesse d'Orgel appartenait par sa naissance à l'illustre maison des Grimoard de la Verberie. Cette maison brilla pendant de nombreux siècles d'un lustre incomparable. Ce n'est pourtant pas que les ancêtres de Mme d'Orgel se fussent donné le moindre mal. Toutes les circonstances glorieuses auxquelles les autres familles doivent leur noblesse, cette maison tire son orgueil d'y être restée étrangère. Une pareille attitude ne va point à la longue sans danger. Les Grimoard étaient au premier rang de ceux qui inspirèrent à Louis XIII la résolution d'affaiblir la noblesse féodale. Leur chef supporta mal cette injure, et c'est avec bruit qu'il quitta la France. Les Grimoard s'installèrent à la Martinique.

Le marquis de la Verberie retrouve sur les indigènes de l'île la puissance de ses aïeux sur les paysans de l'Orléanais. Il dirige des plantations de cannes à sucre. En satisfaisant son besoin d'autorité, il accroît sa fortune.

Nous commençons alors à assister à un singulier changement de caractère dans cette famille. Sous un soleil délicieux, il semble que fonde peu à peu l'orgueil qui la paralysait. Les Grimoard, comme un arbre sans élagueur, étendent des branches qui recouvrent presque toute l'île. En débarquant, on va leur rendre ses devoirs. Qu'un nouveau venu se découvre une parenté avec eux, sa fortune est faite. Aussi, le premier soin de Gaspard Tascher de la Pagerie arrivant dans l'île, sera-t-il d'établir son cousinage,

tout lointain qu'il soit. Le mariage d'un Grimoard avec une demoiselle Tascher noue ces liens un peu lâches. Cependant les années passent. Malgré les Grimoard, les Tascher de la Pagerie ne jouissent pas d'une grande considération. La défaveur, le scandale même atteignent à leur comble, lorsque la jeune Marie-Joseph Tascher s'embarque pour la France et que l'on publie les bans de son mariage avec un Beauharnais, dont le père possède des plantations à Saint-Domingue.

Les Grimoard furent les seuls à ne point tenir rigueur à Joséphine après le divorce. C'est elle qui leur annonce la Révolution. Ils accueillent cette nouvelle avec plaisir. Les Grimoard n'avaient jamais pensé que la famille qui les avait dépouillés de leurs droits pût encore tenir longtemps sur le trône. Peut-être crurent-ils d'abord la Révolution menée par les seigneurs, et pour eux. Mais quand ils sauront la tournure des choses de France, ils blâmeront ceux à qui on coupe la tête de n'avoir pas suivi leur exemple, de n'être pas partis au bon moment, c'est-à-dire sous Louis XIII. De leur île, comme des voisins malveillants derrière leur judas, ils observent le vieux continent. Cette Révolution les égaye. Quoi de plus drôle, par exemple, que ce mariage de la petite cousine avec un général Bonaparte ! Mais où la plaisanterie leur semblera excessive, ce sera lors de la proclamation de l'Empire. Ils y voient l'apothéose de la Révolution. Le bouquet de ce feu d'artifice retombe en une pluie de croix, de titres, de fortunes. Cette immense mascarade, où l'on change de nom comme on met un faux-nez, les blesse. On assiste dans la Martinique à un branle-bas curieux. L'île charmante se dépeuple en un clin d'œil. Joséphine qui se constitue une famille essaye d'attacher à la Cour ses parents les plus vagues, quelquefois les plus humbles, mais dont les noms ne datent pas d'hier. C'est aux Grimoard qu'elle a pensé d'abord. Les Grimoard ne répondent pas. Ce ne sera qu'une fois Joséphine répudiée que l'on renouera avec elle. Le marquis lui écrira même une lettre fort morale, lui disant qu'il n'avait jamais pu prendre la chose au sérieux. Il lui offre son toit. Sa haine pour l'Empire éclate. Jusque-là, il se retenait, à cause de leur parenté.

Il pourra surprendre qu'en suivant cette famille le long des siècles, nous ayons feint de ne voir qu'un personnage, toujours le

même. C'est que nous nous soucions peu, ici, des Grimoard, mais de celle en qui ils vivent. Il faut comprendre que Mlle Grimoard de la Verberie, née pour le hamac sous des cieux indulgents, se trouve dépourvue des armes qui manquent le moins aux femmes de Paris et d'ailleurs, quelle que soit leur origine.

Mahaut, à sa naissance, avait été reçue sans grand enthousiasme. La marquise Grimoard de la Verberie n'avait jamais vu de nouveau-né. Quand on présenta Mahaut à sa mère, cette femme qui avait subi avec courage les douleurs de l'enfantement s'évanouit, croyant avoir fait un monstre. Quelque chose lui resta de ce premier choc, et Mahaut, petite, fut entourée de suspicion. Comme elle ne parla qu'assez tard, sa mère la croyait muette.

Mme Grimoard attendait un autre enfant avec impatience, espérant un garçon. Elle le parait d'avance de toutes les vertus refusées à sa fille. Elle était grosse lorsqu'un affreux cataclysme détruisit Saint-Pierre. La marquise fut sauvée par miracle, mais on craignit un moment pour sa raison, et pour l'enfant qu'elle allait mettre au monde. Cette île ne lui inspira désormais que l'horreur; elle refusa d'y rester. Les médecins représentèrent à son mari combien il serait criminel de la contrarier. C'est ainsi que les Grimoard que rien n'avait pu convaincre, même la promesse d'un royaume, débarquèrent en France, au mois de juillet 1902. Par hasard le domaine de la Verberie était à vendre. Ce fut avec la conviction de venger ses ancêtres que le marquis réintégra leur domaine. Il se croyait son propre ancêtre et rappelé par Louis XIII suppliant; il passa toute sa vie en procès avec des paysans dont il pensait être encore le seigneur.

Mme Grimoard mit au jour un enfant mort. Par un accident féminin, dont le cataclysme fut cause, elle devint hors d'état de prétendre à la maternité. Son désespoir s'accrut du fait que le mort-né était un garçon. La marquise y gagna une prostration malade, qui fit d'elle une créole des images, passant sa vie sur une chaise longue.

Son cœur de mère ne pouvant plus espérer de fils, ne semble-t-il pas que son amour pour Mahaut aurait dû s'accroître? Mais cette petite fille, si pleine de vie, si turbulente, lui semblait presque une offense à ses espoirs brisés.

Mahaut grandissait à la Verberie comme une liane sauvage. Sa beauté, son esprit ne naquirent pas en un jour, mais plus sûrement. C'était chez la vieille négresse Marie, que l'on se prêtait chez les Grimoard comme un objet de famille, que Mahaut trouvait de la vraie tendresse ; une tendresse subalterne, c'est-à-dire celle qui ressemble le plus à de l'amour.

Après la Séparation, il fallut bien élever Mahaut à la Verberie même. Ce fut aux mains d'une vieille fille sans fortune, et d'une excellente famille de province, que passa Mlle Grimoard. Sa mère somnolait toute la journée ; le seul soin que prit d'elle son père fut de lui apprendre que personne n'était digne d'une Grimoard. Mais la fraîcheur de ses premières enfances, elle la retrouva en épousant, à dix-huit ans, le comte Anne d'Orgel, un assez beau nom de chez nous. Elle s'éprit follement de son mari qui, en retour, lui en témoigna une grande reconnaissance et l'amitié la plus vive, que lui-même prenait pour de l'amour. La négresse Marie fut la seule à ne pas voir cette alliance d'un bon œil. Son reproche était fondé sur la différence d'âge. Elle trouvait le comte d'Orgel trop vieux. Marie entra néanmoins à l'hôtel d'Orgel pour ne pas être séparée de la comtesse. Elle n'avait, disait-on, rien à faire. Mais parce que son emploi n'était pas défini, les domestiques se déchargeaient sur elle de mille petites besognes. À la fin de ses journées, la négresse tombait de fatigue.

Le comte Anne d'Orgel était jeune ; il venait d'avoir trente ans. On ne savait de quoi sa gloire, ou du moins son extraordinaire position était faite. Son nom n'y entraît pas pour grand-chose, tant, même chez ceux qu'hypnotise un nom, le talent prime tout. Mais, il faut le reconnaître, ses qualités n'étaient que celles de sa race, et son talent mondain. Son père, qu'on admirait en se moquant, venait de mourir. Anne, aidé de Mahaut, redonna un lustre à l'hôtel d'Orgel, où naguère l'on s'était bien ennuyé. Ce furent les Orgel qui, si l'on peut dire, ouvrirent le bal au lendemain de la guerre. Le feu comte d'Orgel eût trouvé sans doute que son fils faisait trop de place, dans ses invitations, au mérite personnel et à la fortune. Cet éclectisme, sévère malgré tout, ne fut pas la moindre raison du succès des Orgel. Il contribua d'autre part à les faire blâmer par ceux de leurs parents qui dépérissaient d'ennui à ne recevoir que des égaux. Aussi les fêtes de l'hôtel d'Orgel étaient à ces parents une occasion unique de distraction et de médisance.

Parmi les hôtes dont la présence eût dérouté le feu comte d'Orgel, on doit mettre au premier plan Paul Robin, un jeune diplomate. Il considérait comme une chance d'être reçu dans certaines maisons; et la plus grande chance, à ses yeux, était d'aller chez les Orgel. Il classait les gens en deux groupes: d'un côté ceux qui étaient des fêtes de la rue de l'Université, et, de l'autre, ceux qui n'en étaient point. Ce classement allait jusqu'à le retenir dans ses admirations: il en usait ainsi envers son meilleur ami, François de Sérèuse, auquel il reprochait secrètement de ne tirer aucun avantage de sa particule. Paul Robin, assez naïf, jugeait les autres d'après lui-même. Il ne pouvait concevoir que les Orgel ne représentassent à François rien d'exceptionnel, et qu'il ne cherchât d'aucune façon à forcer les circonstances. Paul Robin, d'ailleurs, était heureux de cette supériorité fictive et n'essayait pas d'y mettre fin.

On ne pouvait rêver deux êtres plus loin l'un de l'autre que ces deux amis. Cependant ils croyaient s'être liés à cause de leurs ressemblances. C'est-à-dire que leur amitié les poussait à se ressembler, dans la limite du possible.

L'idée fixe de Paul Robin était d'«arriver». Alors que d'autres ont le travers de croire qu'on les attendra toujours, Paul tré-pignait en pensant qu'il allait manquer le train. Il croyait aux «personnages» et que l'on peut jouer un rôle.

Débarrassé de toute cette niaise littérature, invention du XIX^e siècle, quel n'eût pas été son charme!

Mais ceux qui ne sentent pas les qualités profondes et se laissent prendre aux masques, n'osent s'aventurer par crainte de sables mouvants. Paul croyait s'être réussi une figure; en réalité, il s'était contenté de ne pas combattre ses défauts. Cette mauvaise herbe l'avait peu à peu envahi et il trouvait plus commode de faire penser qu'il agissait par politique alors que ce n'était que faiblesse. Prudent jusqu'à la lâcheté, il fréquentait divers milieux; il pensait qu'il faut avoir un pied partout. À ce jeu, on risque de perdre l'équilibre. Paul se jugeait discret, il n'était que cachottier. Ainsi divisait-il sa vie en cases: il croyait que lui seul pouvait passer de l'une à l'autre. Il ne savait point encore que l'univers est petit et que l'on se retrouve partout. «Je dîne chez des gens»,

répondait-il à François de Séryeuse l'interrogeant sur l'emploi de sa soirée. Ces «gens» signifiaient pour lui «mes gens». Ils lui appartenaient. Il en avait le monopole. Une heure après, il retrouvait Séryeuse à son dîner. Mais malgré les tours que lui jouait la cachotterie, il ne s'en pouvait défaire.

Par contre, Séryeuse était l'insouciance même. Il avait vingt ans. Malgré son âge et son oisiveté, il était bien vu par des aînés de mérite. Assez fou sous bien des rapports, il avait eu la sagesse de ne pas brûler les étapes. Le dire précoce, rien n'eût été plus inexact. Tout âge porte ses fruits, il faut savoir les cueillir. Mais les jeunes gens sont si impatientes d'atteindre les moins accessibles, et d'être des hommes, qu'ils négligent ceux qui s'offrent.

En un mot, François avait exactement son âge. Et, de toutes les saisons, le printemps, s'il est la plus seyante, est aussi la plus difficile à porter.

La seule personne en compagnie de laquelle il se vieillît était Paul Robin. Ils exerçaient l'un sur l'autre une assez mauvaise influence.

Le samedi 7 février 1920, nos deux amis étaient au cirque Médrano. D'excellents clowns y attiraient le public des théâtres.

Le spectacle était commencé. Paul, moins attentif aux entrées des clowns qu'à celles des spectateurs, cherchait des visages de connaissance. Soudain, il sursauta.

En face d'eux entraient un couple. L'homme fit, avec son gant, un léger bonjour à Paul.

— C'est bien le comte d'Orgel? demanda François.

— Oui, répondit Paul assez fier.

— Avec qui est-il? Est-ce sa femme?

— Oui, c'est Mahaut d'Orgel.

Dès l'entracte, Paul fila comme un malfaiteur, profitant de la cohue, à la recherche des Orgel, qu'il souhaitait voir, mais seul.

Séryeuse, après avoir fait le tour du couloir, poussa la porte des Fratellini. On se rendait dans leur loge comme dans celle d'une danseuse.

Il y avait là des épaves grandioses, des objets dépouillés de leur signification première, et qui, chez ces clowns, en prenaient une bien plus haute.

On sait qu'il était dans le caractère du comte d'Orgel de ne percevoir la réalité que de ce qui se passait en public. Ne comprit-il qu'à ce moment, et à cause de la lettre à Mme de Séryeuse, que Mahaut ne lui avait point menti, qu'elle aimait François? Anne, que cette scène avait laissé froid, admit qu'il allait peut-être avoir mal. Il eut peur moins de la souffrance que des gestes qu'elle lui ferait accomplir. Il pressentit que peut-être il ne considérerait pas toujours cet aveu comme il persistait de le faire: une inconvenance qui tirait sa gravité d'avoir été publiée. Contrairement aux autres hommes qui se laissent aller à ce qu'ils éprouvent, et songent ensuite aux moyens d'empêcher le scandale, le comte allait professionnellement au plus pressé, c'est-à-dire qu'il exploitait son choc, son hébétude, et, commençant par la fin, gardait pour la suite et pour le moment où il serait seul les angoisses du cœur.

Enfin, il semblait comprendre! Mahaut voyait bien que sa phrase avait porté. Attendant et souhaitant une tempête, elle ferma les yeux. Mais Anne regrettait déjà d'avoir pu, par des mots prononcés plus fort que les autres, sortir de son cérémonial. Mahaut tremblante l'entendit donc qui disait d'une voix très douce:

— C'est absurde... Il faut que nous cherchions un moyen de tout réparer.

Il y avait entre ces deux êtres une grande distance. Elle rendait impossible à Mahaut de saisir le mécanisme qui amenait cette douceur. Elle se coucha doucement sur son oreiller, comme dans ces rêves qui se terminent par une chute. Ces sortes de chutes réveillent. Elle se réveilla, se redressa. Elle regardait son mari, mais le comte d'Orgel ne vit pas qu'il avait devant lui une autre personne.

Mahaut regardait Anne, assise dans un autre monde. De sa planète le comte, lui, n'avait rien vu de la transformation qui s'était produite, et qu'au lieu de s'adresser à une frénétique il parlait maintenant à une statue.

— Allons! Mahaut, calmons-nous. Nous ne vivons pas ici dans les Îles. Le mal est fait, réparons-le. François viendra au bal. Et peut-être serait-il bon que Mme de Séryeuse vînt aussi.

Puis, l'embrassant sur les cheveux, et prenant congé d'elle:

— François *doit* faire partie de notre entrée. Vous lui choisirez son costume.

Debout dans le chambranle de la porte, Anne était beau. N'accomplissait-il pas un devoir d'une frivolité grandiose, lorsque, sortant à reculons, il employa sans se rendre compte, avec un signe de tête royal, la phrase des hypnotiseurs :

— Et maintenant, Mahaut, dormez ! Je le veux.